

# étienne krähenbühl et raphaël célis : fragments d'atelier

Mise en mots : Barbara Fournier, Mehdi Mokdad

# C

C'est dans un atelier d'artiste, au cœur du site des anciennes usines Leclanché à Yverdon, qu'une conversation s'est nouée, le temps d'une après-midi de mars, entre le sculpteur Étienne Krähenbühl et le professeur de philosophie Raphaël Célis, autour du changement. Un thème qui est central dans l'œuvre de l'artiste, virtuose des matières à mémoire de forme, toujours à la recherche de l'oxymore : la légèreté du lourd, le mouvement de l'immobile, les silences de la musique. Un thème qui interpelle le penseur, toujours en quête du paradoxe : la permanence dans l'instable, le sens dans le chaos, la transition entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Nous livrons ici, à l'état presque brut, ces « fragments d'atelier » de deux ciseleurs de la matière pensée et de la pensée matière.

*Juste après avoir accueilli le philosophe dans son atelier, le sculpteur soulève l'une de ses œuvres, un plateau sur lequel se dressent des tiges de métal, ornées de ce qui ressemble à de petites feuilles rouillées. Il ressort à l'air libre avec sa sculpture. Sous l'effet du froid, les tiges se courbent, comme les blés sous le vent. Un petit chien inconnu profite de la porte ouverte pour se faufiler dans l'atelier. Le philosophe s'émerveille du mouvement des tiges qui se produit sans heurts, on dirait presque naturellement...*

**Le sculpteur** / J'ai eu l'idée de ces *Fleurs du mal* lorsque je séjournais au Liban. J'ai ramassé des éclats de bombe, si faciles à trouver là-bas, et je les ai mis sur des tiges métalliques à mémoire de forme. Quand il fait froid, les fleurs se couchent, et quand il fait chaud, elles se relèvent. Pour moi, elles sont un symbole de ce peuple sidérant qui, même en guerre, conserve une capacité de fête et d'énergie époustouflante... Des changements, des bouleversements, ils en encaissent, les Libanais. Et ils se relèvent toujours. J'admire la force de ce petit pays de 4 millions d'habitants, capable d'accueillir 1 million et demi de réfugiés sur son sol et ce, sans gouvernement.

**Le philosophe** / Moi, la première fois, je me suis retrouvé au Liban pour un colloque sur Heidegger. C'était un défi que d'exposer cette pensée très allemande, très germanique, à des gens qui en sont tellement éloignés... Je ne sais pas s'ils ont vraiment apprécié, mais ils ont souhaité publier toutes les communications. On nous a logés dans les chambres des étudiants, car c'était la période des vacances. Nous mangions avec le personnel, et nous avons été soignés vraiment comme des rois. Ils nous ont fait visiter Beyrouth de A à Z. Moi aussi, j'ai été absolument sidéré par la chaleur de nos hôtes. Face à cette générosité, tous les préjugés que l'on pourrait avoir sur le monde arabe tombent d'un coup.

**un petit chien inconnu  
profite de la porte ouverte  
pour se faufiler  
dans l'atelier**



LE PHILOSOPHE

LE SCULPTEUR

étienne krähenbühl  
et raphaël célis :  
fragments d'atelier



ce que j'aime beaucoup dans votre atelier,  
c'est de voir une matière quasi sauvage  
à l'œuvre

**Le sculpteur /** Oui, c'est vrai... Lors de mes sept voyages dans ce pays, j'ai pu voyager « de l'intérieur » parce que j'avais la chance de ne pas être là en touriste, mais invité chez le résident. Cela vous donne toutes les clés pour réellement « entrer » dans ce pays. Et cette hospitalité qu'ils conservent malgré la violence ambiante, ça me bouleverse.

**Le philosophe /** Lors de mon second voyage, j'ai été en quelque sorte recueilli par un réseau militaire. J'étais à une terrasse à Tripoli. Il y avait là un officier qui parlait avec son collègue. Il entend alors parler français et s'adresse à moi en me demandant qui je suis, puis il me dit : « Venez manger à la maison. » Je suis allé manger chez lui et il m'a spontanément offert une chambre, comme ça. Et toute sa famille était là... On a visité un peu Tripoli, mais je voulais aller dans le Sud, qui est la région la plus sensible. Alors il m'a dit chez qui aller. Il s'agissait aussi de militaires. Ils ont été de vrais guides pour moi... et, en plus, bilingues ! C'est un peuple très cultivé, avide de comprendre, de connaître. En fait, c'est un peuple à part. Ce sont les héritiers des Phéniciens, les inventeurs du commerce maritime, si l'on peut dire.

*Le sculpteur et le philosophe laissent derrière eux les Fleurs du mal et la visite de l'atelier commence vraiment. Le philosophe s'approche des œuvres en fer, les touche, se penche, tourne autour. À chaque fois, une surprise. Un métal*

*velouté sous les doigts, un solide mobile, une masse qui résonne des accents de l'orgue... Le sculpteur rouvre la porte et le petit chien sort.*

**Le philosophe /** Quand je m'approche de vos œuvres, ma première réaction est de dire qu'elles concilient dans leur forme l'instable et le stable, ce qu'on appelle, en thermodynamique, l'état fluide et l'état solide. Ces sculptures ne sont pas faites pour rester figées, intouchées ou intouchables. Elles sont faites pour se mouvoir, mais leur mouvement est aussi capricieux, c'est-à-dire qu'il n'obéit pas nécessairement à des lois que nous connaissons. Dans la contingence du mouvement entre une certaine part de hasard, qu'il faut laisser travailler pour qu'on obtienne ce résultat, pour que se crée l'esthétique. Vos œuvres attirent l'ouïe, le toucher, la vue aussi, précisément parce qu'il y a quelque chose qui n'est pas maîtrisé, quelque chose qui échappe au contrôle des sens.

Ce que j'aime beaucoup dans votre atelier, c'est de voir une matière quasi sauvage à l'œuvre. Je dis toujours qu'il n'existe, dans la réalité, de dimension sauvage qu'à la condition que l'on y trouve aussi une dimension d'ordre. Eh bien ! ce côté sauvage de la matière se révèle merveilleusement ici par les jeux très ordonnés des formes et des pesanteurs ; il s'oppose peut-être à ce qui s'avère dominant dans nos civilisations : la volonté de maîtrise, la volonté de se saisir des choses, de les figer, de les contrôler, de les diriger. Or, pour entrer dans le champ de l'esthétique, je crois qu'il faut effectivement rendre à la matière son autonomie. Et c'est ce que vous faites très bien, Étienne Krähenbühl, vous rendez à la matière sa vitalité première.

**Le sculpteur /** Je me retrouve dans ce que vous dites, parce que cette notion de changement, de l'état fluide à l'état solide – ce qu'on appelle « changements de phases » – est dans la nature même de la matière. Dans mon

travail, j'ai été confronté à ce cheminement du temps qu'il faut apprendre à faire, afin de laisser la matière se révéler, de manière qu'elle montre un état, à un temps donné, et un autre état, à un autre temps donné. Regardez le métal, tantôt liquide en fusion, tantôt solide qui paraît résister à tout et qui, pourtant, a aussi la propriété de se désintégrer au fil du temps...

**ce n'est pas l'œuvre en tant que produit  
d'un esthétisme qui m'intéresse,  
c'est le changement et l'interaction  
de cet objet au contact de la vie,  
ce souffle qui le prend et le fait vivre**

Ces changements d'état de la matière, je les vois évidemment comme une métaphore de notre passage sur terre, mais plus encore, comme le sujet principal de ma recherche. Ce n'est pas l'œuvre en tant que produit d'un esthétisme qui m'intéresse, c'est le changement et l'interaction de cet objet au contact de la vie, ce souffle qui le prend et le fait vivre. Pour arriver à illustrer ce phénomène, il faut que la forme se calme. Le support doit devenir simple, et les choses les plus simples du monde sont le carré, le triangle, le cercle, parce qu'ils font partie des formes élémentaires. À partir de là, plus besoin de réfléchir au support, on peut se concentrer entièrement sur le phénomène, sur le voyage dans ce perpétuel changement de la matière. Et cet « état de changement » est irrésistible, y compris pour nous, humains, matière-poussière que nous sommes. On rêve toujours d'immuable, parce qu'il est plus confortable de rester dans ce que l'on sait, mais nous sommes quand même toujours poussés vers autre chose.

*Le sculpteur se dirige vers la machine à café. Il tire deux « petits noirs » et invite le philosophe à prendre un siège. Non, pas sur cette chaise-là, son équilibre est trop précaire. Plutôt dans un de ces larges fauteuils au cuir assoupi. Mais le photographe, présent à ce moment de l'entretien, lui, aimerait bien que le philosophe s'assoie sur cette chaise, justement. Ce serait parfait pour le portrait. Le philosophe s'exécute. Le sculpteur se rapproche de lui, mais reste debout. Le philosophe et le sculpteur prennent alors l'air sérieux que leur demande le photographe. Mais après quelques clichés, le plaisir du moment partagé, le caractère improbable de leur rencontre et les échanges complices avec le photographe ont raison de leurs mines concentrées. Et de grands rires éclatent dans l'atelier. Puis, le photographe s'en va. Les deux protagonistes s'installent dans les fauteuils noirs. Derrière les carreaux de l'atelier, le ciel est gris. Peut-être même qu'il pleuvine. La conversation reprend.*

**Le sculpteur /** À mon sens, nous vivons actuellement l'une des périodes de changement les plus bouleversantes de tous les temps, parce que nous venons de sortir du néolithique. Hier, nous créions des objets avec des matières que nous connaissions, aujourd'hui, nous créons des matières pour faire des objets que nous ne connaissons pas encore. Et l'on triture les

atomes comme on triture les gènes ou les pixels. Tous les paramètres que l'on connaît ne sont plus adaptés, il faudra en inventer d'autres. Plus qu'un changement, on peut dire que nous sommes en train de vivre une révolution.

**Le philosophe /** Oui, nous vivons effectivement une période de l'histoire où, moins que jamais, on ne sait où l'on va. On voit des choses qui se disloquent, d'autres qui se mettent en place comme en réponse à ces dislocations, mais on ne voit pas se dessiner de manière claire l'horizon de cette métamorphose, et ça, cela inquiète, ça pousse peut-être aussi à faire des anticipations qui sont toujours risquées. Je parle, par exemple, des rapports de force entre les pays, la géopolitique, la guerre, la paix... Tout cela est en train de bouger, comme sous l'effet d'un séisme, et on ne peut pas vraiment anticiper le résultat, d'autant que les prophéties en histoire, on le sait, sont toujours trompeuses ! Mais, cette fois-ci, le changement est tellement puissant qu'il crée une sorte de cyclone, et qu'on se sent emporté dans un tourbillon. Je me demande toujours comment vivra mon fils les vingt ou trente prochaines années, une fois que je ne serai plus là... Pas de réponse à cette énigme. La seule chose que je peux faire en tant que philosophe, c'est dire ce à quoi il faut faire attention.

**cette fois-ci, le changement  
est tellement puissant qu'il crée  
une sorte de cyclone, et qu'on se sent  
emporté dans un tourbillon**

*Le philosophe fait une pause et reprend.*

Mais pour revenir à ce que je vois cet après-midi dans vos œuvres, ce que j'ai appelé « le côté non maîtrisé de la matière » est peut-être précisément ce qu'il convient de comprendre le mieux, parce qu'on l'avait dit, on est tenté de jouer avec cette matière non figée, d'interférer, de changer les combinaisons des éléments. Mais ce n'est pas sans risque, car la matière a ses propres finalités, ses propres tendances, entendez ce vers quoi elle tend spontanément, librement ; et à force de vouloir la contrarier, on provoque des accidents, des catastrophes.

On a ainsi toujours dit que les éléments sont ce contre quoi les humains se sont toujours battus. En ce sens, on n'est plus à l'ère du néolithique, mais d'une certaine façon, nous restons toujours à l'état premier de l'humanité, c'est-à-dire au stade de la découverte du monde, parce qu'on doit le redécouvrir autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. On ne peut plus considérer la Terre comme quelque chose de malléable à merci.

*À ces mots, le sculpteur se lève et se dirige vers l'une de ses œuvres : dans un large mouvement, il embrasse, pour les réunir contre lui tel un bouquet, quelques-unes des centaines de tiges métalliques, suspendues à des fils nylon,*

# étienne krähenbühl et raphaël célis : fragments d'atelier

*qui composent son Bing Bang. La sculpture pèse plusieurs tonnes, mais suspendue dans l'air, retenue par les fils transparents, elle semble sans poids. Le sculpteur rouvre les bras d'un coup. Les tiges s'entrechoquent, toute la sculpture s'ébranle dans une explosion sonore qui tinte, résonne, vibre, ondoie puis, lentement, s'évanouit.*

**Le philosophe /** En revanche, on peut toujours faire ce que vous faites là : jouer de la gratuité du mouvement. Ce que j'appelle « esthétique », c'est laisser le mouvement jouer pour lui-même, le laisser évoluer et se déployer librement. Interférer produit des sons, mais si on voulait les déterminer d'avance, on serait bien en peine, car on ne peut pas instrumentaliser entièrement la matière. Si – et c'est bien cela qui est tellement merveilleux – la matière répond à nos attentes, elle le fait sans obéir. À l'image du cours d'une rivière que l'on apprécie pour ce qu'il est, avant de l'utiliser pour faire tourner un moulin. C'est là la manifestation de l'envers et de l'endroit d'un même processus de civilisation : maîtriser et, en même temps, pouvoir lâcher, laisser comme on dit en allemand, qui est un verbe actif, parce que lâcher, ce n'est pas simplement ne rien faire, c'est d'une certaine façon aussi se contenir.

Il y a aujourd'hui, sur le plan de la civilisation, des mutations qui se font à tant de niveaux que, parfois, je me demande si nous ne serons pas obligés de revenir en arrière. Prenons l'exemple de l'écologie. Certes, on invente de nouvelles techniques de production d'énergie, mais il faut aussi se mettre à économiser cette énergie, comme on le faisait autrefois, parce que nous avons vécu dans une civilisation extrêmement gaspilleuse et dispendieuse. Ce temps est révolu : on ne peut plus traiter ni l'énergie, ni la matière ou la terre comme des ressources infinies. Du coup, je fais une association avec votre travail : vous concevez vos œuvres avec des « ferrailles » rouillées que personne n'utiliserait plus, et vous les utilisez justement pour montrer que ces matériaux ne sont pas indifférents, qu'ils ne sont pas inutiles au sens large du terme, qu'ils ne sont pas morts et qu'ils ont une mémoire. On ne peut pas s'empêcher de penser à la grande époque industrielle quand on voit vos œuvres en métal. Je suis Belge et quand je regarde ce « vieux fer », le souvenir de ce que j'ai vu dans de vieilles usines désaffectées de Belgique remonte en moi. Mais, en même temps, cette évocation tient et ne tient pas, car ce que vous faites ici, avec cette matière-là, c'est autre chose, c'est une recherche très contemporaine, une exploration.

**on ne peut plus traiter  
ni l'énergie, ni la matière  
ou la terre comme  
des ressources infinies**

*Le philosophe se lève à son tour. Le sculpteur l'entraîne vers une longue table et lui montre des épreuves qu'il a réalisées dans l'atelier d'orfèvre du graveur Raymond Meyer.*

**Le sculpteur /** Vous soulignez le rôle de la mémoire. Toute forme de mémoire est importante pour moi. Je vous montre ici quelques gravures. Vous savez avec quoi j'ai travaillé ? Avec des sacs plastiques, des emballages, des choses futiles en soi, de futurs déchets. Mais en imprimant sur le papier la trace de cette futilité, en en conservant l'empreinte, quelque chose d'autre surgit. J'aime cette transmutation. L'emballage – du faire-valoir à l'imposture –, cet emballage, qui fait tellement partie de la symbolique de notre société de consommation, devient alors le fragment poétique d'un monde du beau.

*« Si nous voulons que tout reste tel que c'est, il faut que tout change », la réplique la plus célèbre du roman Le Guépard, de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, flotte dans l'air et se glisse délicatement, tel un marque-page entre deux feuilles d'un livre, dans la conversation.*

**Le sculpteur /** En tant qu'individus, nous avons des priorités de base immuables : faire partie d'un groupe, par exemple. Bien sûr, l'artiste, lui, peut passer de la solitude au groupe dilué, parce qu'il est un électron qui a la capacité de naviguer dans toutes les couches, mais il est plus seul aujourd'hui que par le passé. Fini le temps des familles d'artistes, des mouvements qui le portaient en avant, et qui, parfois aussi, le protégeaient. Maintenant, si vous êtes artiste, vous êtes porté par des médias qui vous portent le temps de l'instant où vous les intéressez. Mais dès que cet intérêt retombe, vous disparaîtz dans la seconde qui suit. Là, je vois quelque chose qui a changé fondamentalement dans le rapport aux autres : vous ne pouvez plus être celui que vous étiez avant si vous voulez vivre de ce que vous faites, parce que les cercles qui vous permettaient de vivre auparavant disparaissent.

Cependant, il ne faut pas se leurrer non plus : si vous n'êtes pas vu en tant qu'artiste, j'ai bien conscience qu'il devient très compliqué de gérer le fait d'être authentique, parce que vous avez besoin d'un retour narcissique qui vous mette en valeur pour trouver l'énergie de continuer de créer, de vous chercher, de vous sentir vivre. Les seuls qui sont vraiment détachés de cela sont les représentants de l'art brut ou les artistes atteints d'une pathologie qui se traduit par la volonté farouche de ne pas être vu. Eux seuls n'ont aucun souci d'être reconnus et n'ont pas besoin de ce moteur pour créer.

*Quelques secondes passent, en silence. Après avoir accompagné l'envol de ses mots, les mains expressives du sculpteur se reposent sur ses genoux.*

**Le philosophe /** Mon expérience est assez proche de la vôtre sur ce plan-là. Je dirais que ce que j'ai ressenti tout à la fin de ma carrière correspond exactement à ce que vous venez d'énoncer. Lorsque les habitus disparaissent, il devient compliqué de faire des choses nouvelles, d'inventer. En tant que professeur de philosophie, je ne pouvais jamais arriver à un cours, ou me mettre devant une page blanche, si je n'avais le sentiment – bien naïf – de dire quelque chose qui n'avait jamais été dit. Parce qu'il faut avoir cette illusion pour trouver l'élan indispensable qui vous permet d'écrire ou de parler à un auditoire. Et c'est déjà tout un travail d'invention que de repenser la réalité autour de soi, d'essayer de contribuer à la faire comprendre. Mais cela devient encore plus difficile lorsqu'on se trouve dans une institution qui est en continuelle mutation, où les règlements changent d'année en année, où la complexité des rapports entre les êtres humains ne cesse de

croître, notamment en raison de l'influence grandissante de l'informatique. Par exemple, beaucoup d'étudiants me disent qu'ils passent plus de temps à gérer leurs inscriptions, à trouver les bons modules, à combiner les branches les unes avec les autres, à remplir des formulaires d'examens qu'à étudier. C'est pourquoi il a fallu engager des « conseillers aux études » – métier qui n'existait pas dans le passé – pour aider les étudiants à se retrouver dans ce puzzle ! Et tout cela crée quelque chose comme un mouvement, mais pas un mouvement heureux. Il s'agit plutôt d'un mouvement chaotique, on avance, certes, mais comme des canards boiteux !

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y avait rien à changer dans l'organisation des études, ni dans l'utilisation que l'on fait de l'informatique, outil que j'adore au demeurant, mais il ne faut pas utiliser les formidables moyens technologiques à tort et à travers. Or leur vitesse dépasse de loin nos propres moyens. Or, comme nous ne savons pas contrôler cette vitesse, on se hâte et on se prive du temps de réfléchir à ce qu'on a inventé. Au final, au lieu de nous libérer, nous nous créons de nouvelles entraves.

Mon dilemme est que je suis à la fois conservateur et progressiste. On ne peut pas être révolutionnaire dans le bon sens du terme – non destructeur, mais créateur – sans conserver quelque chose, parce que nous ne sommes pas des êtres ultra-adaptatifs. D'ailleurs, vous le disiez vous-même, si l'on s'adapte trop, on finit par disparaître d'une autre manière, c'est-à-dire dans l'ex-actualité, dans ces pages d'actualité qui sont déjà dépassées au moment même où elles sont publiées. La même situation s'éprouve dans tous les métiers où il s'agit d'inventer. Il faut qu'il y ait des habits qui, certes, peuvent être modifiés, mais lentement, pour que la créativité puisse perdurer. Or, dans le « monde du changement » actuel, il devient très difficile pour les membres du système académique d'être encore créatifs. Sur le plan philosophique, on se trouve dans un creux de la pensée. Après un demi-siècle de grands philosophes, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on ne trouve tout à coup plus que des médiateurs comme moi, des passeurs ou, à la limite, des gens qui répètent, voire pire, des imposteurs.

**Le sculpteur /** Et pourtant, c'est une période où l'on aurait vraiment besoin de gens qui donnent des pistes, des guides en quelque sorte...

*La lumière baisse imperceptiblement dans l'atelier. Derrière les deux hommes se serre une forêt de boucliers dont le sculpteur a dit tout à l'heure qu'ils attendent silencieusement la prochaine guerre et qu'on y reconnaît toutes les guerres, et les plus invisibles destructions en cours.*

**Le philosophe /** Oui, et des éclaircisseurs qui donnent du sens, de la lumière, on en manque ! Malheureusement, on trouve aujourd'hui surtout beaucoup de gens aptes à mettre de la confusion partout. Et quand vous osez l'exprimer, vous avez mauvaise presse. On vous juge réactionnaire, nostalgique du vieux système !

**Le sculpteur /** Avec l'ère du numérique s'est opéré un renversement inédit dans les comportements : ce sont maintenant les personnes âgées qui consultent les jeunes pour comprendre le monde d'aujourd'hui. Autour de mon atelier, il y a beaucoup de jeunes gens avec lesquels j'entretiens de

joyeux rapports, mais quelque chose me frappe : ils ne vous demandent jamais ce que vous faites, ce que vous avez fait ou pourquoi. Comme si, parce que vous ne savez pas utiliser Photoshop, vous n'aviez pas le droit de vous exprimer ou, parce que vous n'êtes pas sur Facebook, vous n'aviez pas le droit à la parole. Mais je me console, car il y a tellement d'historiens à l'heure actuelle sur le marché qu'ils vont être obligés d'explorer ce qui existe. Je l'espère, en tout cas ! Cette ère du numérique a aussi pour effet de ne plus laisser la moindre place à l'ennui, à la « stabulation libre de l'esprit ». Ce système occupationnel à l'extrême m'apparaît comme un subtil et redoutable outil du pouvoir. En s'occupant à simplement s'occuper de s'occuper à être occupé, on ne s'évade pas du système, on ne le met pas en péril. L'addiction numérique tient lieu de liberté.

**Le philosophe /** C'est pourquoi la plupart des thèmes qui sont débattus en première page d'actualité sont là pour distraire les gens de l'essentiel...

**Le sculpteur /** On n'a jamais parlé autant de liberté, et finalement on en est très loin. Des pays qui furent les plus sinistres dictatures ont émergé nombre de génies absolument époustouflants. Comme si le fait d'être condamné à ne pas pouvoir s'exprimer permettait de dire le fondamental, de donner du sens. Je pense parfois à cette désopilante réplique d'Orson Welles dans *Le troisième homme* : « Pendant trente ans, sous les Borgia, l'Italie a eu la guerre, la terreur, des meurtres et des massacres, mais il y a eu aussi Michel-Ange, Léonard de Vinci et la Renaissance. La Suisse a eu cinq cents ans d'amour fraternel, de démocratie et de paix, et qu'est-ce que tout cela a produit ? Le coucou ! »

**Le philosophe /** Il nous faut faire le pont entre l'époque qui est en train de disparaître et celle qui va naître. Et c'est cela qui est difficile, c'est la transition inhérente au changement. Comme vous le disiez, beaucoup de jeunes ne s'intéressent plus à ce que font les générations qui les précèdent, c'est comme s'il s'agissait de deux mondes juxtaposés. En ce qui me concerne, à travers l'enseignement, je me suis efforcé de bâtir des ponts entre les générations, de montrer que le passé n'est pas indifférent au futur, qu'il faut parler de l'avenir sans oublier ce que nous avons en héritage. Constituer ce lien sans en alourdir le poids pour les générations qui viennent, voilà ce qui me semble important.

**« la Suisse a eu cinq cents ans  
d'amour fraternel, de démocratie  
et de paix,  
et qu'est-ce que tout cela  
a produit ? Le coucou ! »**

# étienne krähenbühl et raphaël célis: fragments d'atelier

*Les cafés sont froids. Ils ont oublié d'être bus. Le sculpteur va chercher de l'eau et deux grands verres. Le philosophe le suit du regard. Avant de partir, dans un moment, il proposera au sculpteur de revenir un autre jour pour écrire sur ces œuvres, ce lieu, cette rencontre qui l'inspirent. Le sculpteur verse l'eau dans les verres et se rassied. Dehors, un petit groupe passe, en riant. Quelqu'un appelle son chien.*

**Le sculpteur /** Quand j'avais 15 ou 16 ans, je me suis entouré de gens assez âgés, qui sont restés des amis. Maintenant, je me tourne vers des jeunes avec qui j'ai des contacts très sympathiques. Indépendamment des bouleversements dont nous parlons, je crois que l'essentiel est de rester vivant, dans le sens de ne pas avoir un discours passéiste du style: « c'était mieux avant ». Ce que l'on a vécu avant demeure vivant en soi, mais il faut être ouvert, en contact, et faire des efforts pour le rester. C'est pourquoi je suis vraiment très content d'être ici, à Yverdon, plutôt que de travailler dans un atelier idéal, dans ma maison, mais seul. Ce brassage d'humains, d'horizons, de générations, pour moi c'est une qualité de vie ! Je fais des portes ouvertes régulièrement et les jeunes viennent. Ils ne regardent pas trop ce que je fais, mais ils sont contents, et cela me fait plaisir de transmettre le plaisir d'être ensemble, donc une certaine forme de tradition, en somme !

**d'ailleurs, en philosophie,  
pour faire du bon travail,  
il faut absolument  
partir de l'expérience**

**Le philosophe /** *Tradere* voulant aussi dire « commercer » dans le sens initial du mot, il a plusieurs connotations étymologiques: « porter d'un endroit à un autre », mais aussi « échanger ». La tradition est un échange, non un mouvement à sens unique.

**Le sculpteur /** Oui, il est bon de s'en souvenir, car beaucoup de mots ont perdu leur sens profond, comme frappés d'un a priori.

**Le philosophe /** D'ailleurs, en philosophie, pour faire du bon travail, il faut absolument partir de l'expérience, ou essayer en tout cas de comprendre l'expérience des jeunes générations. Dans *Les dialogues de Platon*, on voit un Socrate toujours accompagné de jeunes gens à qui il pose des questions. Il ne s'agit pas seulement là d'une méthode, c'est une démonstration: Socrate veut d'abord comprendre ce que les jeunes sont en train d'expérimenter et de vivre, avant d'aller plus loin, et de commencer lui-même à cheminer avec eux. Je crois donc que vous avez tout à fait raison de dire qu'il ne faut pas être statique, mais qu'il faut pouvoir bouger, avec les moyens qu'on a à disposition, bien entendu.

**Le sculpteur /** Je suis toujours impressionné par ce *Banquet* de Platon où l'on voit ces androgynes qui ont été coupés en deux parce qu'ils voulaient se mesurer aux dieux, et puis qui, affaiblis, ne cessent de rechercher la part d'eux-mêmes dont ils ont été retranchés. Il y a toujours en nous cette recherche de l'autre, même quand il n'est pas aussi défini qu'on l'imagine, et ce texte résonne d'une façon incroyable aujourd'hui, dans une époque où le transgenre n'est plus tabou.

**Le philosophe /** Oui, ce sont des textes grecs qui, tout d'un coup, dans notre réalité, prennent un sens fou.

**et s'il y a bien quelque chose  
qui ne change pas,  
c'est cette magnifique idée:  
on a besoin de l'autre  
pour être entier**

**Le sculpteur /** Et s'il y a bien quelque chose qui ne change pas, c'est cette magnifique idée: on a besoin de l'autre pour être entier. /

---

Pour découvrir un peu de l'univers d'Étienne Krähenbühl  
[www.ekl.ch](http://www.ekl.ch)